

Julien RIES, Les origines des religions

Paris, Éditions du Cerf, coll. « Images & Beaux Livres », 2012, 240 p.

Lionel Obadia



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/34201>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 429-430
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Lionel Obadia, « Julien RIES, Les origines des religions », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 28 octobre 2019.
URL : <http://journals.openedition.org/assr/34201>

Ce document a été généré automatiquement le 28 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Julien RIES, Les origines des religions

Paris, Éditions du Cerf, coll. « Images & Beaux Livres », 2012, 240 p.

Lionel Obadia

RÉFÉRENCE

Julien RIES, *Les origines des religions*, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Images & Beaux Livres », 2012, 240 p.

- 1 Le livre de Julien Ries, *Les origines des religions*, est la réédition d'un ouvrage de 1993. Cette seconde version rentre dans la catégorie des « beaux livres », dans toutes les acceptions possibles de l'expression. Ambitieux dans ses attentes théoriques, il rouvre, ou plutôt *reprend*, le complexe et épineux dossier de la naissance de la religion et des religions, dans une perspective de longue durée, avec une profondeur de champ culturel assez large. Son recours au comparatisme tous azimuts, et son approche transculturelle et transhistorique lui confèrent un angle d'attaque d'une grande amplitude, au moins sur le plan du matériau, et un propos d'une grande richesse et véritablement fascinant. Julien Ries est loin d'être un inconnu dans les milieux de l'histoire des religions : prêtre et « anthropologue » du religieux, il s'est déjà largement engagé, depuis de longues années, dans un travail très ambitieux autour des principes régissant la vie d'*homo religiosus* au fil des millénaires, qui avait déjà donné lieu à des traités « d'anthropologie religieuse », ou d'une certaine anthropologie religieuse, qui est encore ici au cœur de l'analyse.
- 2 Dans ces conditions, évidemment, dès les premières pages, la lecture ne laisse la place à aucun doute sur les choix théoriques, voire paradigmatiques, qui sont ici défendus. Fidèle à sa ligne théorique, l'auteur prolonge les thèses d'une histoire comparée et phénoménologique des religions qui suivent la ligne tracée par Mircéa Eliade, et que, pour tout dire, il est l'un des rares à avoir encore suivi en Europe, à part peut-être en Italie, du moins dans le cadre d'une approche très académique de l'histoire des religions. Ce livre reprend une question largement débattue dans ses propres œuvres, et au titre de l'anthropologie des religions c'est plutôt une anthropologie historique ou

philosophique qui, conforme à la démarche phénoménologique, puise dans la matière de l'histoire pour essayer de dégager, encore et toujours, les contours de cet *homo religiosus* dont cette école de pensée a fait son fer de lance.

- 3 C'est évidemment – et classiquement – sur un matériau esthétique et de culture matérielle que l'analyse porte, ce qui permet ensuite de faire remonter la réflexion sur les grandes catégories conceptuelles qui en sont dérivées : expérience, symbole, mythe et rites. C'est la première qui est la plus assujettie aux transformations impulsées par les forces de l'histoire. La trajectoire historique retracée ici est scandée par de grandes étapes de civilisation (déjà connues) des données archéologiques (dont les spécialistes sont familiers), depuis les premiers signes d'expression chez les premiers hominidés d'un sens du transcendant, jusqu'à l'invention des monothéismes. Une trajectoire, donc, bien balisée, qui récapitule, plutôt qu'elle ne réécrit, cette destinée de l'*homo religiosus* sous les différents visages qu'il prend dans l'histoire. On retrouve là ce qui fait le fondement théorique et la base méthodologique de cette anthropologie phénoménologique des religions : le *postulat* (donc prémisse indiscutée) de l'existence de cet *homo religiosus* et tout le matériel historique ne fait qu'en prouver la trace et l'influence sur le cours des civilisations.
- 4 On connaît en fait déjà l'origine, le contenu et la fin de cette histoire, tant le propos est attendu et les concepts cristallisés autour d'une perspective prédéterminée qui ne laisse pas beaucoup de place au débat contradictoire – mais sans doute n'est-ce pas là l'objet de ce livre, qui relève plus de l'affirmation théorique que de la discussion. Les concepts sont ainsi cristallisés dans une terminologie largement éprouvée depuis un siècle dans le cadre d'une anthropologie élargie qui convoque à la fois les théoriciens des systèmes de pensée ou de symboles (Eliade, Dumézil, Durand) et, mais dans une moindre mesure, les anthropologues empiristes (Lévi-Strauss, Godelier). Ries reprend des données (connues) sur les premières sépultures, les œuvres d'un « art rupestre » préhistorique, mis en rapport avec les structures sociales (groupes de chasseurs ou de sédentaires), et des rites reconstitués à partir de la culture matérielle, en tant qu'elle exprime une pensée, des sentiments et des modèles culturels. La sédentarisation a été, sans surprise, une force de restructuration des premiers systèmes de croyance (ceux d'une cosmogonie naissante) lorsque l'art statuaire donne naissance aux idées anthropomorphes associées aux premiers cultes, avant que l'art pariétal, puis décoratif et monumental ne complexifient cette fresque. Celle-ci se déploie sur un arrière-plan de grandes civilisations (védique, suméro-babylonienne, égyptienne, chinoise, indo-européenne, iranienne...) sécrétant chacune une version particulière de l'*homo religiosus*, dont l'archétype traverse néanmoins de part en part cette longue durée historique où tout (ou presque) fait « message religieux ». Cette trajectoire que d'ailleurs Ries fait débiter à des temps pour lesquels il y a plus de questions que de certitudes (temps préhistoriques) et la fait s'achever dans les grands systèmes théistes d'Occident et d'Orient, laissant de côté des ères plus modernes marquées par la sécularisation et l'incroyance. Dans cette histoire *forcément* religieuse l'Homme ne peut être que créateur de sacré et toute la civilisation est empreinte de sacré, de l'*homo symbolicus* des sociétés « archaïques » jusqu'à l'*homo credens* des temps monothéistes. Une posture partisane, pas toujours explicite, mais toutefois aisément décelable, de la part d'un anthropologue qui fut aussi prêtre et théologien convaincu, et qui oriente son propos de livre en livre (voir le compte rendu, signé de Patrick Henriet, de *Métamorphoses du sacré. Acculturation, inculturation, syncrétisme, fondamentalisme*, édité

par Julien Ries et Natale Spineto, paru dans *Revue de l'histoire des religions* [en ligne], 1-2015).

- 5 Le plus intéressant, sans doute, est le corpus iconographique qui est mis au service de ce livre d'une grande qualité esthétique : objets liturgiques, représentations graphiques, sculptures, bas-reliefs, cylindres, architectures, maquettes, codex, ziggurats, talus, stèles, parures, ossements... associés à de « petites » cultures ou de « grandes » civilisations (en Himalaya, Mexique, Australie, Mésopotamie, Arabie Saoudite, Chine, Inde, etc.), sont autant d'arts et artefacts qui soulignent l'immense travail créatif de l'Homme en relation au sacré. Si l'anthropologie de Ries a tendance à les inscrire dans une recherche des similitudes et transversalités, il aurait aussi été possible de renverser le modèle et de porter l'attention sur les écarts et les variations, pour en dégager toutes les subtilités du rapport au sacré, et pourquoi pas, jusqu'au non-religieux.... Bref, en guise de testament scientifique, un ouvrage d'une grande qualité formelle, mais qui est néanmoins loin de renouveler la question de l'origine ou des origines des religions, à la lumière de nouvelles données ou de nouvelles perspectives.